

Serge Delaive est né à Liège en 1965. Poète, romancier et photographe, il est aussi cofondateur de la revue et des éditions Le Fram.



Du même auteur :

Légitime, poésie, Les Éperonniers, 1995.

Monde jumeau, poésie, Les Éperonniers, 1996.

Par l'oeil blessé, poésie, L'Arbre à paroles, 1997.

Revolver, poésie, L'Acanthe, 1999.

Le livre canoë, poésie, La Différence, 2001.

Café Europa, roman, La Différence, 2004.

En rade, poésie, Décharge/Gros textes, 2006.

Les jours suivi de Ici là, poésie, La Différence, 2006.

Poèmes sauvages, poésie, Maelström, 2007.

L'homme sans mémoire, roman, La Différence, 2008

Le sexe des bœufs, poésie, Tétrasyre, 2008.

Une langue étrangère, poésie, L'Arbre à paroles, 2008.

Argentine, roman, La Différence, à paraître, 2009.



À cause d'un miroir

Serge Delaive



CULTURE
LETTRES ET LIVRE



À cause d'un miroir

Serge Delaive



CULTURE
LETTRES ET LIVRE

Tout s'est joué en trois temps. Depuis l'endroit d'où il observe l'hologramme perpendiculaire de son reflet suspendu derrière la fenêtre, Lunus en est convaincu. Les mois et les années ont roulé sur lui comme un train lancé à pleine vitesse. Aujourd'hui, avec le recul, il peut mesurer que sa transformation a débuté quelques années plus tôt, sept révolutions de la Terre autour du Soleil exactement. Quand un siècle coupable s'était effacé pour le suivant, encore vierge. Quand, paraît-il, un nouveau millénaire avait ouvert sa corolle.

Auparavant, vagabond sans illusion, il errait au gré du vent. Emporté là où ce que l'on nomme par commodité le destin voulait bien le déposer. Le fait est que, des années durant, Lunus n'était pas parvenu à rassembler sa personnalité en une entité solide et bien définie. À cette époque, lorsqu'il se regardait dans le miroir, c'était toujours de biais, à la dérobée, avec un sentiment de culpabilité. Et ce qu'il apercevait l'effrayait : un visage morcelé, une identité fragmentaire. Là, devant lui, de l'autre côté de l'axe de symétrie, apparaissaient brièvement les contours éclatés d'un inconnu. Cette personne appelée Lunus qu'il ne reconnaissait pas. Non, ce n'était pas lui de l'autre côté du miroir. Mais alors, de qui s'agissait-il en dehors de cette personne qui prétendait vouloir changer le monde ? Qui rêvait que sa main d'airain puisse façonner les événements selon ses désirs. Et qui, bien sûr, était forcé d'admettre que chaque fois que le monde changeait, c'est-à-dire à chaque seconde, il le faisait loin de son influence. Contre son gré. À l'encontre de son idéal, par ailleurs passablement flou.

Incapable de répondre à la question fondamentale, Lunus prit le temps de réfléchir. Et il réfléchit longtemps. Celui qui habitait son corps et son cerveau continuait à courir dans



tous les sens. Emporté dans l'élan de la fuite en avant, il parcourait la planète entière. On l'a vu sur cinq continents, parfois s'extasiant, d'autres fois en fâcheuse posture. Sur tous les tons, il claironnait que l'aventure et les voyages représentaient les seuls remèdes au monde. Les seuls exutoires. Ou plutôt les seules portes d'entrée acceptables. Il expérimentait la maxime qui prétend que pour mieux se trouver, il faut se perdre. Durant cette période de son existence, Lunus a semblé y croire. Mais dans un recoin de sa tête, bien enfoui, le miroir d'un miroir lui rappelait sans cesse que tout ce qu'il entreprenait n'avait en réalité aucun sens. Qu'aucun fragment de sa personnalité ne s'était encore réuni. Qu'il figurait toujours ce puzzle dont les pourtours étaient assemblés mais où, en plein centre, demeurait un vide énorme, vide qui rendait toute interprétation de la vue d'ensemble inopérante.

Heureusement, trois mouvements distincts, parfois anodins, vinrent dévier cette course en avant alors que le mur contre lequel Lunus allait inmanquablement s'écraser se profilait déjà. En premier lieu, il se mit à lire les livres noirs. Non pas l'*opus nigrum* des alchimistes mais ceux des anarchistes. Bien que difficiles à trouver, il lut de nombreux livres noirs. Parce qu'il savait par intuition que ces livres contenaient une des clefs. En effet, le moment était venu d'enfin affermir sa pensée politique. De trouver un socle stable sur lequel prendre appui. Ainsi, il compila une bonne partie de ce qui touche à l'anarchisme. Entre ses mains passèrent Goldwin, Proudhon, Stirner, Diogène, Sade, Malatesta, Kropotkine, Bakounine, Céline, Reclus, Tolstoï et bien d'autres, représentant les nombreux courants de cette philosophie politique qui convenait aussi bien à ses sens qu'à son intellect. Parmi les courants explorés, entre l'anarchisme socialiste, l'anarcho-syndicalisme, l'anarchisme proudhonien, de

droite ou insurrectionnel, pour n'en mentionner qu'un infime contingent, il se sentit en phase avec l'anarchisme libertaire et individualiste. Une fois cette conviction ancrée en lui, Lunus put diriger un regard plus direct et franc sur ce qui l'entourait ou sur les bribes de la réalité qui lui parvenaient. D'autant plus que cette conception ne supposait aucun rejet de l'autre, aucun intégrisme. Par contre, elle le condamnait à avancer seul sur son chemin, sans compromis, tout en l'autorisant à occuper sa place dans le mouvement confus et chaotique du monde. Il avait désormais intégré dans ses mécanismes l'inéluctable, totale et douloureuse solitude de la pensée. Lui manquait l'essor. L'indispensable musique de fond qui lui permettrait de rassembler ses émotions afin de les maintenir en lui sans les disperser.

Les jours s'allumaient puis s'éteignaient. Le vent mauvais soufflait sur le sommet de la colline où Lunus s'était enfin installé. Le ciel rotatif s'accommodait des saisons et la trajectoire du soleil s'abaissait avant de s'élever à nouveau loin au-dessus de la ligne d'horizon. Les journaux renvoyaient toujours les mêmes nouvelles. Il suffisait de remplacer les noms ou d'oublier la géographie. Lunus restait persuadé qu'il n'est d'autre révolution qu'intime. Que ce sont les individus et non les masses qui opèrent les changements. Un à un. Mais encore fallait-il accomplir le geste premier, le geste ultime et définitif qui consiste à achever sa mue, sa transformation : habiter son corps, s'incarner entre les parois de son épiderme. Or, il fuyait toujours les miroirs, ne lançant sur la surface lisse que quelques regards furtifs et nécessaires. Des regards apeurés. Et ce qu'il entrapercevait, bien qu'un peu plus net, ne ressemblait jamais à ce qu'il s'attendait à découvrir. Car s'il avait affermi sa pensée depuis un certain temps, il lui restait encore à trouver et à canaliser l'énergie qui le ferait



avancer. Ce tronc distinct, clair, qu'il maintiendrait en lui, tout au long de la colonne vertébrale, là où il irait puiser la certitude que le doute est un chemin accessible, là où se concentrerait une image précise de sa personnalité, afin qu'il puisse enfin se reconnaître puis s'observer sans émotion particulière de l'autre côté de miroir. Contre toute logique, ceci advint.

C'était un 7 juin, jour de son anniversaire. Précisément le samedi 7 juin de l'année 2003 sur la ligne courbe et sans fin du temps qui monte en spirales vers une destination inconnue. Avachi dans le sofa du salon, par curiosité, Lunus avait allumé la télévision en ce début d'après-midi. Tout le monde en parlait. Événement exceptionnel, deux compatriotes s'affrontaient en finale d'un tournoi du Grand Chelem, à Roland-Garros. Lunus n'était pas spécialement concerné par le tennis. Ni par le sport professionnel en général, qui heurtait ses convictions en raison des sommes faramineuses qu'amassaient les pratiquants ou du système de glorification de l'effort musculaire, à cause aussi du conformisme réactionnaire qu'affichaient les sportifs. Bref, rien ne destinait Lunus à se retrouver le jour de son anniversaire devant la télévision à regarder deux demoiselles taper dans une balle jaune alors que dehors le temps était doux et invitait à la flânerie. Au début du match, il jetait un œil distrait à l'écran, luttant contre l'envie de sombrer dans une sieste bienvenue. La famille royale, presque au grand complet, avait pris place dans les tribunes du stade. Pendant que la pauvreté s'étendait comme un cancer à travers le pays et que les individus courbaient chaque jour un peu plus l'échine, incapables, tout comme Lunus, de proposer une alternative à la société de l'argent roi et des actionnaires omnipotents. Voilà ce qu'il se disait durant les premiers échanges. Petit à petit cependant, il

se prit au jeu. Puisque c'est de cela qu'il s'agissait. De plus, cet affrontement belgo-belge sous les yeux du monde condensait sur le court, dans un microcosme bien délimité par des lignes blanches et droites dont il ne fallait surtout pas sortir, les affrontements politiques entre communautés qui pourrissaient chaque jour le pays et le pourriraient encore longtemps, accompagnés de relents nationalistes, de regroupements identitaires fallacieux, tout ce que Lunus vomissait.

S'opposaient donc une solide blonde et une jeune fille frêle dont le visage disparaissait sous une casquette à la visière trop grande.

De qui était la Wallonne ou la Flamande, Lunus n'en avait que faire. Mais la volonté de vaincre, la ténacité voire même la rage qui animait la plus fragile d'apparence commençait à le fasciner. En peu de temps, elle concluait le premier set sur un score sans appel de six à zéro. La plus solide physiquement semblait de toute évidence submergée et dépassée par l'enjeu. Au tour précédent, en demi-finale, Justine Henin avait déjà fait sensation en remportant en trois sets serrés une partie incroyable, disait-on, contre Serena Williams, une sorte de monstre surpuissant aux formes dilatées. Pendant la finale, le second set fut plus disputé. Kim Clijsters s'était enfin libérée et vendait chèrement sa peau. Pourtant Henin conclut victorieusement à six quatre. Elle avait remporté le tournoi. Elle lança un long regard vers le ciel, puis une nouvelle fois quelques minutes plus tard, lors des traditionnels remerciements. Là où elle imaginait que sa mère décédée se trouvait. Envahi par l'émotion, Lunus se retrouva les larmes aux yeux, comme un crétin, rivé à l'écran de télévision. Le jour de son anniversaire. Un samedi clément baigné de soleil qui invitait à la promenade.

Il éteignit l'écran et sortit enfin dans les bois, se demandant pourquoi il s'était identifié



à ce bout de femme pas spécialement jolie que tout éloignait de lui. Entrait certainement en compte le fait que la joueuse de tennis ait perdu tôt sa mère comme lui avait perdu son père. Et qu'elle avait puisé dans ce coup du destin une force positive comme lui aussi s'était évertué à y parvenir. Ainsi que le fait qu'elle soit originaire de la même région que sa famille à lui, là-bas, dans la Haute Lesse. Mais il y avait autre chose : cette jeune fille avait une connaissance apparemment précise de celle qui habitait son corps et des émotions contradictoires qui la traversaient. Il ne s'agissait que de supputations, de projections très aléatoires vécues à un instant donné à travers le prisme déformant du petit écran. Cependant, aussi idiot que cela puisse paraître, Lunus connut ce jour-là une deuxième épiphanie. Il prit conscience que chacun pouvait trouver en soi les pièces suffisantes pour compléter le puzzle de son identité, rencontrer ce qui en nous est immuable. Pour construire un paysage certes compliqué mais complet qui représenterait la signature de chaque individu, à la manière biologique du code génétique. Et cela, il le devait à une rencontre de tennis entre deux jeunes femmes qui allaient poursuivre un moment leurs exploits et amasser des fortunes colossales sans que Lunus y attache la moindre importance.

Dès lors, Lunus établit une nouvelle relation avec son miroir qu'il lui fallait bien affronter pour raser son poil rare ou qu'il croisait chaque fois qu'il se brossait les dents. L'échange entre l'image renvoyée et sa source s'équilibra. Le regard se faisait plus franc, plus droit. S'attardait une ou deux secondes supplémentaires. Cela, il le discernait dans le visage qui le regardait et qui était censé être le sien, dans cet aller-retour vertigineux entre des êtres jumeaux. Dédoublés. L'un et l'autre s'accommodèrent de cette relation tendue

pendant quelques années encore. Après tout, il y avait eu progrès. Les années s'entassaient et Lunus progressait dans son voyage vers celui qui était lui, qui ne lui était plus tout à fait inconnu. La révolution intime avançait. La révolution qui ne changerait rien à la face du monde et qui changerait tout, car qu'est-ce que le monde sinon soi-même. Il y a sur terre plus de six milliards de planètes. Lunus avait amélioré sa relation avec le miroir, cette déformation réciproque, cette mise en abyme. Il avait désormais une conscience plus nette de sa personnalité. Il entretenait un rapport moins ambigu avec l'objet, la psyché lisse et froide avec laquelle il était impossible de tricher. C'était donc devant la glace qu'au cours des années il avait pu patiemment mesurer la fusion de son identité en une entité unique, aux contours relativement bien définis.

Cependant, peu après son quarantième anniversaire et donc son entrée en quarantaine, ainsi qu'il définissait ce passage, il avait régressé. De nouveau, il ne parvenait plus à s'incarner comme il l'aurait voulu, des pans de sa personnalité lui échappaient. Il se retrouvait à osciller entre deux pôles, portant ses sensations aux paroxysmes des extrêmes. Lunus ne se pardonnait plus rien ; en tout, il voulait l'absolu. Et l'angoisse le rongait quand, évidemment, il échouait. Son image entraperçue dans le miroir se désagrégeait. Le puzzle se décomposait. Un processus négatif de retour en arrière s'était installé sans qu'il puisse le ralentir. Était venu le temps de la contre-révolution, comme dans les événements historiques, puisque nous sommes le microcosme qui condense en nous tous les mouvements déployés à grande échelle.

Le troisième et dernier temps du soulèvement ou de l'émergence de son identité intervint plus tard. Comme lorsque des plaques tectoniques se rencontrent et soulèvent les



chaînes de montagnes qui rident la surface des mappemondes en relief. Lunus commença par admettre que quand on ne se voit pas, c'est qu'on regarde ailleurs. Il était nécessaire qu'il se recentre sur lui-même sans se fermer à l'extérieur. En cela, il profita d'une initiation à un rite ancien et solide, initiation fortuite car il n'avait pas cherché à en bénéficier. On l'y avait invité et il avait répondu présent. Ce qui eut pour effet de stabiliser la régression. Mais en réalité, il trouva la dernière clef dans un article de vulgarisation scientifique. Il y était question de certaines applications de la théorie de la relativité. Une formule compliquée démontrait par $a > b$ que plus on regarde un objet, moins on le voit. Alors, tout devint évident. Il comprit que son miroir mentait. Qu'il ne fallait surtout pas s'y fier. Que lui, Lunus, était celui qui regardait et que l'image dans le miroir était ce qui était vu, donc déformé, abstrait. Le miroir ne reflétait en rien la réalité. Il n'avait donc aucune raison de le craindre. Le soir même, il expérimenta l'axiome. Cela fonctionnait. Il put passer de nombreuses minutes devant le miroir, la tête haute, le regard droit. Il s'approcha de la glace puis recula. Peu importait la distance établie entre lui et son reflet, toute crainte l'avait quitté. Et il savait maintenant à peu près qui il était. L'approximation faisait partie intégrante de la donne. Lunus n'avait plus à chercher la connaissance absolue de soi. Car, de toute manière, ce mouvement de la pensée était vain. Il devait s'éloigner de cet absolu vers lequel il tendait trop souvent et qui l'empêchait de trouver le juste milieu. L'endroit qu'il habitait.

Ainsi, par paliers, en trois marches identifiables comme quelquefois ces nuages qui escaladent les degrés du ciel, Lunus avait réussi à s'incarner dans son corps. À faire coïncider l'esprit et l'enveloppe. Les pièces du puzzle s'ajustaient. Et même si le dessin qu'elles



représentaient changeait chaque jour, Lunus était maintenant capable de partir d'un point de vue relativement identique. Il ne devait plus tout reprendre à zéro de manière systématique, comme si chaque matin était une nouvelle naissance.

Assis dans la cour sous un ciel de traîne, il regarde les oiseaux aller et venir sans cesse pour construire leur nid. Lunus essaye de se projeter dans ces corps au squelette léger qui s'affairent du matin au soir. Il sait que sa tentative est vouée à l'échec. Et ce constat le reconforte. Il est Lunus. Lunus ne sera jamais une mésange. En haut, dans la salle de bains vide, un miroir absorbe le mirage d'un carrelage blanc et bleu puis renvoie l'image vers le mur aveugle.



Copyright : Serge Delaive

Graphisme : Françoise Hekkers – Direction
Communication, Presse et Protocole
Éditeur responsable : Frédéric Delcor –
bd Léopold II, 44 – 1080 Bruxelles

Ministère de la Communauté française
Administration Générale de l'Enseignement et de la
Recherche Scientifique
Service Général des Lettres et du Livre,
Bruxelles, octobre, 2008

